

enfermé dans des quais, débordait chaque année, inondait les rues et les maisons, et renversait parfois tout un quartier<sup>1</sup> : enfin, malgré l'extension énorme du trafic maritime, on laissait s'ensabler la rade d'Ostie, déjà mauvaise par elle-même. C'est chose facile à un gouvernement de laisser décroître le rendement de l'impôt, quand les circonstances se montrent aussi favorables, quand on a quarante ans de paix au dehors, et quand au dedans on néglige ses plus importants devoirs. Quoi d'étonnant, si la recette donnant un excédant annuel sur la dépense, l'épargne s'était accumulée dans le trésor? Encore les résultats n'étaient-ils prospères qu'en apparence : et loin de mériter l'éloge, une telle administration des finances ne saurait échapper au juste reproche de manquer de ressort, d'unité dans sa gestion : elle ne visait qu'à flatter le peuple, toutes choses condamnables sous tous les régimes, et qui furent le vice incarné du régime sénatorial de ces temps!

Les finances  
durant  
la révolution.

122 av. J.-C.

Le mal empira naturellement quand éclata l'orage de la Révolution. Les distributions de blé faites à vil prix au peuple de la capitale, cette obligation nouvelle imposée à l'État par Gaius Gracchus, constituaient une charge écrasante pour les finances publiques, à ne les envisager que sous ce seul rapport : l'on n'y put suffire qu'en puisant largement aux sources, aussi toutes nouvelles, qui s'étaient ouvertes dans la province d'Asie. Il n'en est pas moins vrai qu'à dater de là les travaux publics subissent un arrêt à peu près complet. De la bataille de Pydna à Gaius Gracchus, les constructions immenses et coûteuses ont été menées à fin : mais après 632, on ne rencontre plus que

<sup>1</sup> [Qui ne connaît les vers d'Horace?

*Vidimus flavum Tiberim retortis  
Littore Etrusco violenter undis  
Ire dejectum monumenta regis  
Templaque Vestæ.*

(*Carmin. I. II, 13 et s.*)

<sup>2</sup> Nous avons vu les ondes jaillissantes du Tibre remonter furieuses de la côte étrurienne et s'en venir abattre le palais du roi (Numa) et le temple de Vesta! »]

les travaux de ponts, de routes et de dessèchements auxquels le censeur *Marcus Æmilius Scaurus* a attaché son nom<sup>1</sup>. Faut-il en accuser les largesses frumentaires de l'annone? Je ne le sais. Ou plutôt, la stagnation des grands travaux n'est-elle pas l'effet du système exagéré et croissant de l'épargne, ce vice habituel de toute oligarchie qui s'immobilise dans le pouvoir? Il semblerait qu'il en ait été ainsi. Ne savons-nous pas d'autre part que la réserve du trésor public atteignit son *maximum* en 663? Vinrent les tempêtes de l'insurrection et de la Révolution, la suspension durant cinq ans des versements de l'impôt asiatique. Pour la première fois depuis les guerres d'Hannibal, les finances de Rome furent mises à une rude épreuve : le trésor ne la supporta pas. Voyez combien grande est la différence des temps! Au siècle d'Hannibal, ce n'est qu'après la dixième année de la guerre, quand le peuple succombe écrasé par tant de lourdes charges, que l'on touche enfin à l'épargne publique (III, p. 230) : durant la guerre sociale au contraire, dès le début, le trésor défraye tout; et quand après deux campagnes on en voit le fond, on aime mieux vendre à l'encan les emplacements publics demeurés libres dans l'enceinte de Rome (V, p. 232), et faire main basse sur les richesses sacrées des temples (V, p. 334), que de faire peser l'impôt sur le peuple. Les mauvais temps passent : le calme renaît : et Sylla rétablit l'ordre dans les finances, Dieu sait au prix de quels énormes sacrifices, ruineux pour tous, pour les sujets de la République comme pour les révolutionnaires d'Italie. Il supprime les distributions frumentaires; il maintient, en les adoucissant, tout le système des taxes d'Asie, et procure ainsi au trésor des ressources satisfaisantes : désormais du moins, dans le budget ordinaire, les dépenses resteront de beaucoup au-dessous du total des recettes.

91 av. J.-C.

<sup>1</sup> [On lui attribue les travaux du pont *Mulvius* et de la voie *Émilienne*; v. *supra*, p. 17.]



Economie  
privée.

Venons à l'économie privée. Là, point d'élément nouveau : dans la constitution sociale de l'Italie, les avantages et les déficiences sont les mêmes (IV, pp. 440-454) : seulement le mal comme le bien, tout a marché en s'accusant plus vivement.

Economie rurale.

Dans l'économie rurale, déjà nous avons vu la puissance capitaliste, comme le soleil pompe les gouttes de pluie, absorber peu à peu la petite et la moyenne propriété, en Italie et aussi dans les provinces. Le gouvernement assiste à la transformation funeste du sol, sans rien faire contre : on peut dire même qu'il la favorise par plus d'une mesure intempestive, comme quand, pour plaire aux grands propriétaires et aux gros marchands, il va jusqu'à prohiber la production de l'huile et du vin dans les pays transalpins<sup>1</sup>. A la vérité l'opposition, aussi bien que la fraction du parti conservateur moins hostile aux idées de la réforme, luttèrent énergiquement contre le torrent : en promouvant le partage de presque toutes les terres domaniales, les deux Gracques donnèrent à l'état 80,000 paysans italiens nouveaux : en établissant en Italie 420,000 colons, Sylla combla en partie du moins, les vides faits par la Révolution et par lui-même dans les rangs de la population rurale. Mais quand le vase est mis à sec en le faisant couler toujours, en quelque abondance qu'on y verse la liqueur par intervalles, il ne se remplira plus : il y faudrait un nouvel et constant apport. La chose fut tentée à Rome, sans jamais réussir. Quant aux provinces, on n'y fit rien, absolument rien, pour sauver le paysan que le spéculateur romain refoulait sans pitié : les provinciaux n'étaient que des hommes, et nullement un parti. Le résultat fut que la rente du sol, des pays extra-italiques,

<sup>1</sup> V. V, p. 122. A cette prohibition se rattache peut-être, à titre de commentaire, la remarque faite par un agronome romain postérieur à Caton et antérieur à Varron, je veux parler de *Saserna* (Columell, 1, 1, 5). Il dit que l'olivier et la vigne gagnent constamment vers le nord. — Aux mêmes tendances appartient le sénatus-consulte ordonnant la traduction des livres de Magon (III, p. 25. V, p. 19).

reflua, elle aussi, sur Rome. D'ailleurs, vers le milieu de notre période, le système des plantations prédominait déjà dans plusieurs régions de l'Italie, en Etrurie, par exemple ; et conduit qu'il était avec une activité vigoureuse et rationnelle tout ensemble, doté en outre de riches capitaux, il avait atteint le plus haut degré de prospérité, dans son genre. La production des vins, de ceux italiens surtout, s'était considérablement accrue, sous l'excitation artificielle du marché monopolisé des provinces, et de la prohibition de la denrée étrangère en Italie, prohibition qui se lit aussi dans la loi somptuaire de 633. A côté des crus de Thasos et de Chios, déjà l'*Aminéen* et le *Falerne*<sup>1</sup> sont en renom ; et le « vin du consul *Opimius* » de l'an 633 (le vin de 1844 des Romains !) restera dans les souvenirs des gourmets, bien longtemps après qu'on en aura vidé la dernière amphore !

Rien à dire de l'industrie et des métiers ; si ce n'est qu'à cet égard l'Italie demeure passive et immobile, à l'égal presque des Barbares. On avait détruit les fabriques de Corinthe, dépositaires d'une tradition industrielle variée et brillante : et loin de fonder ailleurs de semblables ateliers, on se contentait de *collectionner* à des prix fabuleux les chefs-d'œuvre de la Céramique corinthienne, les vases de bronze, et les autres « *antiquités* » qui meublaient les maisons des Grecs. Que s'il était quelques métiers prospères, comme ceux se rattachant aux bâtisses, le corps social n'en tirait nul avantage : ici encore, dans toute vaste entreprise l'esclavage dominait. Veut-on savoir comment se construisit l'aqueduc de Marcius ? La République traita des fournitures et de la maçonnerie avec 3,000 maîtres d'esclaves, chacun entreprenant sa tâche par les mains de sa troupe servile.

<sup>1</sup> [L'*Aminéen* se récoltait à *Aminée* dans le Picentin. *Sunt et Aminæ vites, firmissima vina.*

(Georg. 2, 97.)

L'*Opimianum*, au dire de Plinius l'aîné, se conserva près de deux cents ans (Hist. nat. 14, 4, 6).]

121 av. J.-C.

121.

Industrie.



Métal circulant  
et commerce.

Les valeurs métalliques et le commerce, voilà les côtés brillants, les seuls peut-être, de l'économie privée des Romains! En première ligne nous rencontrons les fermes domaniales et les fermes de l'impôt : par elles affluait dans les caisses des capitalistes une bonne partie, sinon la plus grande, du revenu public. Sur toute l'étendue de l'empire, les Romains avaient le monopole du trafic de l'argent : « tout denier qui s'échange dans les Gaules », au dire d'un homme qui écrivait au lendemain de notre période, « a » passé par les livres des marchands romains! » Nul ne doute qu'il n'en fût ainsi partout. L'état économique rude et grossier de Rome, la suprématie politique exploitée sans scrupule au profit des intérêts privés du riche, à quoi pouvaient-ils conduire, sinon à un système général de banque à intérêts usuraires? Voyez ce qu'il advint de l'impôt de guerre décrété par Sylla, l'an 670, dans la province d'Asie! Les banquiers romains en firent l'avance : mais au bout de quatorze années il s'élevait au sextuple de la somme primitive, y compris les intérêts payés ou impayés. Pour faire raison au créancier italien, les villes vendirent leurs édifices publics, leurs œuvres d'art, leurs bijoux précieux : les parents vendirent leurs enfants adultes. Que de tortures morales subies tous les jours par le débiteur! Heureux encore quand il n'était pas martyrisé dans son corps! A tout cela vinrent s'ajouter les spéculations du grand commerce. En Italie, l'exportation et l'importation se faisaient sur une grande échelle. La première consistait principalement en vins et en huiles : l'Italie, avec la Grèce, était la pourvoyeuse de toutes les régions méditerranéennes, la production viticole de Massalie et des Turdétans<sup>1</sup> étant encore minime. Le vin d'Italie arrivait en quantités considérables dans les îles Baléares, chez les Celtibères, en Afrique, qui n'était que champs à blé et pâtures, à Narbonne et dans l'intérieur des Gaules. En revanche l'impor-

<sup>1</sup> [Dans la Boétique, sur le *Xénit*.]

tation italienne dépassait de beaucoup les exportations. C'était en Italie que le luxe avait son centre : épices et comestibles, boissons rares, étoffes, parures, livres, mobilier, ouvrages d'art, tous les articles riches et précieux affluaient par la voie de mer. Les négociants romains demandant partout et sans cesse des esclaves, la traite avait pris un essor tel, qu'on n'en vit jamais semblable dans la Méditerranée : elle allait de pair avec la piraterie, dont elle faisait la fortune. Tous les pays, tous les peuples étaient mis à contribution : mais la Syrie et l'intérieur de l'Asie-Mineure demeuraient les principales places d'approvisionnement (V, p. 43). En Italie, le trafic à l'entrée se concentrait de préférence dans les deux grands marchés d'Ostie et de Puteoli (*Pouzzoles*) sur la mer Tyrrhénienne. Ostie, avec sa rade mauvaise et insuffisante, mais plus voisine de Rome, était mieux placée pour le trafic des marchandises de moindre prix : elle avait le commerce des grains à destination de la capitale. Le commerce de luxe avec l'Orient florissait au contraire à Pouzzoles. Son port excellent y recevait tout vaisseau portant une cargaison précieuse ; et la contrée de *Baia* qui y confinait, se couvrant tous les jours de *villas* romaines, offrait au négoce un marché qui ne le cédait guère à celui de Rome même. Pendant longtemps ce dernier commerce appartenait à Corinthe, et après Corinthe détruite, à Délos : le poète Lucilius appelle Pouzzoles une « petite Délos ». Délos à son tour, pendant les guerres contre Mithridate (V, p. 286), tomba pour ne plus se relever. Alors les Putéolans de nouer directement affaire avec la Syrie et Alexandrie : leur ville de plus en plus florissante est décidément la principale échelle du commerce transmaritime de l'Italie. Mais l'Italie ne fut point la seule à s'enrichir par ce trafic d'entrée et de sortie : les Italiens se portèrent aussi à Narbonne, y faisant concurrence aux Massaliotes dans le commerce avec les Gaules ; et il demeure certain qu'à dater de ce jour la meilleure part de la spéculation appartient aux mar-

Ostie. Pouzzoles.



Oligarchie  
financière.

181 av. J.-C.

chands romains qui affluent ou résident en tous lieux. Rassemblant tous ces faits en un même tableau, nous constatons dans l'économie privée de cette époque l'existence d'une oligarchie d'argent, marchant dans Rome du même pas que l'oligarchie politique. Elle réunit dans sa main la rente du sol de l'Italie presque tout entière, et des portions les meilleures du territoire provincial, la rente usuraire du capital dont elle a le monopole, les gains commerciaux levés dans tout l'empire, et, sous le couvert des fermes publicaines une très-considérable partie des revenus de la République. L'accumulation toujours croissante des capitaux se démontre par l'accroissement du chiffre moyen de la richesse : 3,000,000 de sesterces (228,000 *thal.* [= 855,000 fr.]), constituaient alors une fortune sénatoriale modérée : 2,000,000 de sesterces (152,000 *thal.* [= 570,000 fr.]), étaient l'aisance décente d'un chevalier : enfin l'avoir du personnage le plus riche du temps des Gracques, de Publius Crassus (consul en 623), s'élevait, dit-on, à 400,000,000 de sesterces (7,500,000 *thal.* [= 28,125,000 fr.]). Peut-on s'étonner maintenant, si les capitalistes s'imposent à la politique extérieure ; si par rivalité de marchands ils ont détruit Carthage et Corinthe (IV, pp. 343, 350), comme autrefois les Étrusques ont détruit Alalie (I, p. 497), et les Syracusains, Cœré<sup>1</sup> ; si malgré la résistance du Sénat, ils ont maintenu debout Narbonne (V, p. 427) ? Quoi d'étonnant à ce que cette même oligarchie de l'argent ait pu faire à l'intérieur une concurrence puissante et souvent victorieuse à l'oligarchie de la noblesse ? Mais qu'on ne s'étonne pas non plus quand l'on verra tel riche, ruiné, se mettre à la tête des bandes d'esclaves en révolte (V, p. 88), et enseigner à tous cette dure leçon qu'il n'y a pas loin du *lupanar* des raffinés à la

<sup>1</sup> [M. Mommsen fait ici allusion sans doute à l'expédition de Denys l'Ancien de Syracuse, sur les côtes du Latium et de l'Etrurie, et au pillage des temples d'Agylia, l'ancienne Cœré, et de son port de Pyrgi (Diodor. XV, 14), vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle de Rome.]

Vers 390 av. J.-C.

caverne des brigands ! Qu'on ne s'étonne pas en voyant cette Tour de Babel financière, fondée sur la suprématie colossale de Rome au dehors, et non sur des bases simplement économiques, s'ébranler à tout coup par l'effet des crises politiques, et chanceler comme ferait de nos jours notre système de papier d'État. L'immense détresse qui se déchaîna sur les capitalistes romains, à la suite de la crise italo-asiatique (années 664 et suiv.), la banqueroute de l'État et des particuliers, la dépréciation générale de la terre et des actions dans les sociétés, voilà des faits constants qui sautent aux yeux ; et alors même que nous ne pouvons plus les étudier de près, ils nous sont connus et par leur nature et par leurs résultats. Faut-il rappeler ici ce juge massacré un jour par une bande de débiteurs insolubles (V, p. 237) ; la tentative faite pour expulser du Sénat tous les sénateurs endettés (V, p. 238), le renouvellement par Sylla du *maximum* de l'intérêt (V, p. 248), les créances réduites de 75 pour 100 par la faction révolutionnaire (V, p. 320) ? Mais tandis que dans les provinces l'état économique de Rome avait pour conséquence l'appauvrissement général et la dépopulation, partout en même temps s'accroissait la multitude parasite des Italiens voyageurs, ou résidents temporaires. En un seul jour, en Asie-Mineure, 80,000 hommes d'origine italienne avaient péri, on s'en souvient (V, p. 283). Ils foisonnaient à Délos, ce qu'attestent encore de nombreuses pierres tumulaires : 20,000 étrangers, marchands italiens, pour la plupart, y furent tués aussi par ordre de Mithridate (V, p. 286). En Afrique, les Italiens n'étaient pas moins nombreux : quand Jugurtha assiégeait la ville numidique de Cirta, ils en furent les principaux défenseurs (V, p. 99). La Gaule était pleine de marchands romains. En Espagne seulement, et ce n'est point là peut-être un hasard, l'historien ne trouve pas les traces d'une pareille émigration. En Italie, par contre, la population libre a sans nul doute décréu. Les guerres civiles n'ont pas peu contribué, d'ailleurs, à l'abaissement de son chiffre :

90 av. J.-C.

Les nations  
se mêlent.Les Italiens à  
l'étranger.



à en croire certains documents, purement approximatifs, et assez peu sûrs dans leur estimation générale, ces guerres auraient enlevé de 100,000 à 150,000 citoyens, et 300,000 hommes de condition italique. Je ne doute pas cependant que la ruine économique des classes moyennes n'ait produit encore un pire effet, jointe à l'extension prodigieuse de l'émigration marchande, laquelle envoyait au dehors pour y passer ses plus actives années, la majeure partie de la jeunesse italienne. Dira-t-on qu'il y avait compensation dans l'immigration des étrangers libres? Immigration d'une valeur plus que douteuse! Quelle estime faire de cette cohue parasite venue de Grèce et d'Orient, rois ou diplomates, médecins, pédagogues, prêtres idolâtres, serviteurs, piqueurs d'assiette et autres, exerçant dans Rome les mille et une variétés du métier de chevalier d'industrie et de fourbe, ou séjournant, trafiquants et mariniers, dans les ports d'Ostie, de Pouzzoles et de Brindes? — Pour ce qui est des esclaves, leur nombre s'était démesurément augmenté sur le sol italique. Le cens de l'an 684 y avait accusé 940,000 hommes en état de porter les armes. Mais pour avoir le total de la population libre, il faut y ajouter les citoyens omis involontairement sur les listes, les Latins établis entre les Alpes et le Pô, et les étrangers domiciliés en Italie : il en faut d'autre part déduire les citoyens romains fixés au loin. Tout calcul fait, on ne peut porter à plus de 6 ou 7 millions de têtes, le chiffre de la population libre de l'Italie. Que si l'on y croit à une densité égale à celle de nos jours, les esclaves en ce cas n'auraient pas compté moins de 13 ou 14 millions de têtes. Mais gardons-nous de tels calculs, trop facilement trompeurs. En avons-nous besoin pour constater la dislocation immense de la machine sociale? Les insurrections serviles partielles ne parlent-elles pas assez haut? Dès les premiers jours de la révolution, à la fin de toutes les émeutes, n'entend-on pas retentir l'appel aux armes des esclaves, et les promesses de liberté faites à quiconque se battra contre son maître?

Les étrangers  
en Italie.

70 av. J.-C.

L'esclavage  
en Italie.

Qu'on se représente l'Angleterre avec ses *lords*, ses *squires*, et surtout sa cité de Londres : que l'on change en prolétaires les *freeholders* (francs-tenanciers) et les fermiers ; en esclaves, son peuple d'ouvriers et de matelots, et l'on aura à peu près le portrait de la population de l'Italie au VII<sup>e</sup> siècle de Rome!

Les monnaies romaines reflètent pour nous comme dans un clair miroir la condition économique du moment : et leur système décèle tout d'abord le commerçant pratique et intelligent. Depuis longtemps l'or et l'argent marchaient côte à côte, comme moyens universels des paiements. Pour faciliter partout les soldes et les balances, le rapport de valeur entre les deux métaux avait été légalement fixé (IV, p. 137). Toutefois, il n'était point loisible de payer à volonté en or ou en argent : à cet égard, on suivait la loi de la convention. On avait su par là éviter les graves inconvénients qu'entraîne toujours à sa suite l'institution d'un double étalon métallique ; et les grandes crises de l'or — comme il s'en produisit, vers l'an 600, par exemple, après la découverte des mines de Taurisques (V, p. 134) ; on vit tout-à-coup, en Italie, l'or baisser de 33 1/3 pour cent par rapport à l'autre métal, — ces grandes crises n'influaient que médiocrement sur le cours de la monnaie d'argent et de billon. Au fur et à mesure de l'extension du commerce maritime sur un champ illimité, l'or, naturellement, prit dans les transactions la première au lieu de la seconde place : on en a la preuve par les documents qui nous sont parvenus sur la régie des caisses publiques, et sur les affaires de trésorerie : néanmoins la République persistait à ne pas introduire ce métal dans son système monétaire officiel. On avait laissé tomber les ateliers un instant essayés sous la pression des guerres d'Hannibal (III, p. 230) ; et quant aux *aurei* frappés en petit nombre par Sylla, il n'y faut voir que des médailles de circonstance destinées à des largesses triomphales. Avant comme après, la seule et effective monnaie était en argent : qu'il circulât

Système  
monétaire.

154 av. J.-C.



en lingots, chose usuelle, ou qu'il portât le signe étranger ou même romain, l'or n'était reçu qu'à son poids. Ce qui ne l'empêchait pas, je le répète, d'avoir aussi bien que l'argent, sa place dans les relations commerciales : l'adultérer par alliage constituait le délit de fausse monnaie, tout comme si l'on avait frappé des pièces fausses en argent. De là encore cet immense avantage que l'on coupait court à toute possibilité de fraude et d'insincérité dans le titre du plus important des intermédiaires de compte. La frappe des monnaies se faisait d'ailleurs sur une vaste échelle; elle aurait pu servir de modèle. Après la réduction de la pièce d'argent du *soixante-douzième* au *quatre-vingt-quatrième* de la livre, au temps des guerres d'Hannibal (II, p. 282, III, p. 230), le *denier* garde pendant trois siècles son même poids et son même titre : nul alliage n'y entre. Au commencement de notre période, les pièces de cuivre ne sont plus que monnaie d'appoint, et cessent (la révolution avait commencé plus tôt) de trouver emploi dans le grand commerce : aussi à partir du commencement du *viii<sup>e</sup>* siècle, il n'est plus frappé d'*as* : la monnaie de cuivre n'est débitée désormais que pour parfaire les petits appoints du *semis* et au-dessous, difficiles à régler en argent<sup>1</sup>. La série monétaire suivait une règle simple et commode, et la plus

<sup>1</sup> [La série librale se composait, dans l'ancienne monnaie romaine, comme il suit :

L' <i>as grave</i> , ou valeur de 12 (puis 10 et 9 onces), marqué.....	I
Le <i>semis</i> , ou <i>demi-as</i> , marqué.....	S
Le <i>triens</i> — 4 onces, ou <i>tiers</i> de l' <i>as</i> , marqué.....	0000
Le <i>quadrans</i> — 3 onces, ou <i>quart</i> , marqué.....	000
Le <i>sextans</i> — 2 onces, ou <i>sixième</i> , marqué.....	00
L'once, marquée.....	0

Mais l'*as libral*, au temps des Guerres puniques, comme on l'a vu déjà, avait été réduit, ainsi que ses divisions et ses multiples en argent : et au *viii<sup>e</sup>* siècle, le *semis* valait un peu moins de 3 *pfenning* de Prusse, ou de 3 à 4 centimes de France. — Encore une fois, nous renvoyons sur ce sujet le lecteur aux ouvrages les plus récents et les plus complets, au *Manuel* de Becker-Marquardt, III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> partie, sect. I, p. 4 et suiv. ; à la *Métrologie* de Hultsch, §§ 33 et suiv. ; et enfin à l'*Histoire de la monnaie romaine* (*das röm. Münzwesen*), t. I, ch. 1 et 2). La mort de M. de Blacas a interrompu la traduction de ce remarquable ouvrage de M. Mommsen : on annonce heureusement que M. le baron de Witte la continue.]

petite des pièces alors habituellement frappées, le *quadrans* (4 1/2 *pfenning* [= moins de 1 centime]) descendait jusqu'à la dernière limite de la valeur métallique sensible. Le système romain est unique dans l'antiquité : il se recommande par le choix intelligent de ses bases, et la rigueur inflexible de son exécution dans toutes ses parties : de nos jours même, il a été rarement égalé. Pourtant, il a aussi ses tares et ses défauts. Obéissant à la pratique usuelle chez les anciens, à celle dont Carthage, entre autres, avait fait l'application au delà de toute mesure (III, p. 27), la République, à côté des bons deniers d'argent, en avait fabriqué d'autres de cuivre, simplement *fourrés*, et qu'il fallait recevoir pour leur valeur nominale. Ces deniers constituaient une véritable monnaie fiduciaire, analogue à notre monnaie de papier, avec cours forcé, et assignation sur le fond des caisses publiques, celles-ci n'étant point en droit de les refuser. Ce n'était point là de la fausse monnaie officielle, pas plus que notre argent de papier, l'un et l'autre étant fabriqués à ciel ouvert. Marcus Drusus, en 663, pour faciliter ses distributions de grains, fit voter l'émission d'une *pièce fourrée* par sept deniers sortant de l'atelier romain. Malheureusement cette mesure, en même temps qu'elle prêtait la main aux falsifications de l'industrie privée, faisait aussi tort au public en ne lui permettant pas de savoir laquelle il recevait d'une pièce d'argent ou de la pièce fourrée, et dans quel rapport se trouvait celle-ci avec la circulation générale. Dans les moments pressants des guerres civiles et des grandes crises financières, l'émission des deniers plaqués se fit sans mesure : de là une crise monétaire à la suite des autres crises : la fausse monnaie et la monnaie officiellement adultérée encombrèrent le marché, et y jetèrent un surcroît d'inquiétudes. Aussi, pendant que Cinna était au pouvoir, les prêteurs et les tribuns, et notamment *Marcus Marius Gratidianus* (V, p. 352), provoquèrent-ils le retrait de toute la monnaie fiduciaire, et son échange contre argent. Enfin, un bureau

Monnaie  
fiduciaire.

91 av. J.-C.



du contrôle fut institué. Jusqu'où alla l'exécution de ces utiles mesures, nous ne le savons pas : ce qu'il y a de sûr, c'est que la monnaie fiduciaire ne disparut point.

Monnaie provinciale

Dans les provinces, où le monnayage de l'or avait été systématiquement aboli, il n'est plus frappé de pièces d'or, pas même dans les États clients : on ne rencontre plus d'atelier que dans les pays où ne commande pas la voix de Rome, chez les Gaulois au nord des *Cévennes*, et chez les peuples soulevés contre la République. Les Italiens, pendant la guerre sociale, frappèrent de la monnaie d'or : Mithridate Eupator, en fit autant. Partout aussi, et surtout dans l'ouest, la République tend à accaparer tout le monnayage de l'argent.

Système monétaire dans l'Occident.

En Afrique et en Sardaigne, il se peut que l'or et l'argent carthaginois aient continué de circuler, même après la chute de l'État punique : mais on n'y frappe plus de monnaie en métaux nobles, sur le pied de Carthage ou même de Rome. On a la preuve qu'après la prise de possession par les Romains, le denier introduit d'Italie dans les deux pays, devient la norme des échanges. En Espagne et en Italie, conquises plus tôt et plus doucement traitées, on frappa encore l'argent sous la domination républicaine : bien mieux, dans l'île italienne, les Romains eux-mêmes avaient ravivé ce monnayage, en le réglant sur leur pied usuel (III, pp. 89, 274 ; IV, p. 436). Mais, on a de justes motifs de croire que dans ces deux contrées aussi, tout au moins à partir du commencement du *vii<sup>e</sup>* siècle, les ateliers de la province et des villes durent un jour se restreindre à la monnaie d'appoint et de bronze. Dans la Gaule narbonnaise, Massalie seule, ville libre et vieille alliée de Rome, avait conservé son monnayage d'argent : impossible de lui enlever son droit. Il en était de même, sans doute, dans les cités gréco-illyriques d'Apollonie et de Dyrrachium. Mais tout en tolérant la régle dans ces villes, Rome la limitait indirectement : vers le milieu du *vii<sup>e</sup>* siècle, elle retranchait de la série monétaire le *denier aux trois*

*quarts*, frappé par son ordre dans ces deux localités, et qu'elle avait admis chez elle sous le nom de *Victoriat* (IV, p. 437). Par suite, la monnaie massaliote et illyrienne repoussée d'Italie, n'obtint plus qu'une circulation restreinte aux pays de sa provenance, et aussi à quelques régions des Alpes et du Danube. Désormais, dans tout l'empire occidental de Rome, le *denier* et la série du *denier* ont exclusivement cours : l'Italie, la Sicile (nous savons expressément pour celle-ci qu'au début de la période suivante, on n'y voit plus d'autre monnaie d'argent que le *denier*), la Sardaigne, l'Afrique ne payent plus qu'en argent romain ; et quant à l'Espagne, qui a conservé sa monnaie provinciale, elle fait comme Massalie, comme l'Illyrie, elle la règle de même sur le pied du *denier*.

En Orient, les choses ne se passèrent point ainsi. Là, la pièce romaine, quoique ayant cours légal, peut-être, ne pénètre qu'en minimes quantités : les états qui battent monnaie depuis un temps immémorial sont trop nombreux, et les monnaies locales circulent encore en foule : les pieds monétaires divers sont en général maintenus : la province de Macédoine, par exemple, continue de frapper ses *tétradrachmes*<sup>1</sup> attiques, en accolant parfois le nom du magistrat romain à la dénomination du lieu : elle n'use pas d'une autre monnaie. Ailleurs, et par la volonté de Rome, un pied monétaire spécial est introduit, qui répond aux usages locaux : c'est ainsi qu'en Asie nous rencontrons le *nouveau statère*, ou *cistophore*<sup>2</sup>, lequel se frappait dans les chefs-lieux, aux titre et poids donnés par la République, et sous la surveillance de ses fonctionnaires. Cette différence entre les systèmes de l'orient et ceux de l'occident.

Système monétaire de l'Orient.

<sup>1</sup> Le tétradrachme, ou pièce de 4 drachmes = environ 3 fr. 80 c.

<sup>2</sup> Le *statère*, nom typique de la grande unité monétaire chez les Grecs, comme la *drachme* en indiquait la moitié (de *στατήρ*, balance). Le *cistophore*, un peu plus faible de poids que le tétradrachme, s'appelait ainsi à cause de la *ciste mystique* de Bacchus qu'on voyait à l'avant, avec un serpent sortant de dessous le couvercle. — V. *hist. de la Monnaie romaine*, de Mommsen, trad. de M. de Blacas, I, p. 6, note 4 ; — et Hultsch, *Métrologie*, p. 270.



dent est d'une importance capitale en histoire : la monnaie de la République fut assurément l'un des plus puissants agents de la *romanisation* des pays sujets : le hasard seul ne fera pas que les régions où le denier domine constitueront plus tard la moitié latine de l'empire, et que celles où domine la drachme formeront l'autre moitié grecque. De nos jours encore les pays de civilisation romaine reconnaissent les mêmes frontières, tandis que les contrées jadis fidèles au système monétaire de la drachme sont restées en dehors de la culture européenne.

Les mœurs.

Étant donnée la condition économique qui précède, on a facilement la mesure de l'état moral de la société romaine. Mais descendre dans le détail de ces prix croissants, de ces raffinements exagérés, étudier le vide de tous ces esprits blasés, serait chose à la fois pénible et peu instructive. Dissipation, jouissances sensuelles, tel était partout le mot d'ordre, chez les « parvenus » aussi bien que chez les Licinius et les Métellus : ils ignoraient le luxe poli et noble, vraie fleur de la civilisation. Le leur était pareil au luxe d'Alexandrie et de l'Asie-Mineure, produit infécond de la civilisation grecque à son déclin, dégradant ce qui est beau et grand pour n'y chercher que matière à apparat, ne s'étudiant qu'à jouir dans son pédantisme essoufflé, adonné à je ne sais quelle poésie sénile, répugnant enfin à toute nature vive et vaillante, qu'elle penche du côté des sens ou du côté de l'esprit !

Fêtes populaires.

Parlerons-nous des fêtes publiques ? Vers le milieu du siècle, en vertu de la loi votée sur la motion de *Gnaeus Aufidius*, l'importation des bêtes féroces d'au-delà des mers, prohibée du vivant de Caton (IV, p. 484), est expressément autorisée : aussitôt les arènes de se remplir d'animaux, dont les combats deviennent l'un des principaux épisodes des jeux. En 634, pour la première fois, on montre au peuple plusieurs lions. En 635, ce sont des éléphants qu'on fait entrer dans le cirque ; en 664, Sylla, alors préteur, expose cent lions dans le même jour.

103 av. J.-C.

99.

93.

Même chose arrive avec les gladiateurs. Les ancêtres des Romains se complaisaient aux représentations figurées des grands combats : leurs petits-neveux se complaisaient dans les luttes sanglantes de leurs combattants gagés. Beaux exploits, grands hauts-faits à devenir la risée de la postérité ! Les sommes dépensées dans ces jeux et dans les fêtes funéraires étaient énormes : lisons, pour nous édifier, le testament de *Marcus Aemilius Lepidus* (consul en 567 et 579, † 602) : « Comme les vrais et derniers honneurs » ne consistent point dans un vain faste, mais dans le « souvenir des mérites personnels du défunt et des aïeux », il prescrit à ses enfants de « ne pas dépenser au-delà d'un million d'as (76,000 *thal.* [= 285,000 fr.]) à ses funérailles !... » Le luxe des constructions et des jardins va croissant : La magnifique maison de ville de l'orateur Crassus († 663), célèbre surtout pour ses beaux arbres, était estimée 6,000,000 de sesterces (457,000 *thal.* [= 4,743,750 fr.]) ces mêmes arbres compris, et moitié de la somme sans eux. Le prix d'une habitation ordinaire à Rome peut aller à 60,000 sesterces (4,600 *thal.* [= 47,250 fr.]) environ<sup>2</sup>. Mais veut-on savoir quel fut l'incroyable accroissement des prix des terrains de luxe ? Nous citerons l'exemple de la *villa du Cap Misène*, adjugée à Cornélie, la mère des Gracques, moyennant 75,000 sesterces (5,700 *thal.* [= 24,375 fr.]), et revendue à *Lucius Lucullus* (consul en 680) à un prix trente-trois fois supérieur [= 705,375 fr.]. Les riches constructions, la vie de campagne et de bains, avec ses raffinements, faisaient de

187 av. J.-C.

175. 152.

91.

74.

<sup>1</sup> Tite-Live. Epit. 48.

<sup>2</sup> Dans la maison que Sylla habitait étant jeune, il payait pour la location du rez-de-chaussée, 3,000 sesterces [= 750 fr.], et le locataire du premier étage 2,000 [= 500 fr.] (Plutarch. *Sull.* 1) : en capitalisant ces sommes, aux 2/3 du taux de l'intérêt usuel, on arrive approximativement au chiffre donné dans le texte. Mais c'était là un logement à bon marché. Je sais bien que tel loyer de 6,000 sesterces (460 *thal.* [= 1,500 fr.]), en l'an 629, est donné pour cher (Vell. Pat. 1,10) ; mais cette estimation s'expliquerait sans doute par les circonstances.

125.